

J. BORDENEUVE

LES GRANDES CHASSES
EN
INDOCHINE

Souvenirs d'un Forestier

Illustrations
de A. JOYEUX

ALBERT PORTAIL
Imprimeur-Éditeur
— SAIGON —

LE RHINOCÉROS.

Rhinoceros unicornis (pachydermes).

Cet animal semble incarner la force impulsive et brutale. Son aspect est impressionnant : haut de 2 m. 50, il atteint parfois 3 m. 50 de longueur et pèse deux tonnes. Le corps, au ventre volumineux, est soutenu par quatre membres courts et vigoureux dont les extrémités portent trois doigts onglés. La peau, très épaisse, est une véritable cuirasse : elle forme de gros replis qui la divisent en autant de boucliers. La tête petite et allongée, coiffée de deux oreilles mobiles en forme de cornets, se termine par une lèvre supérieure longue et préhensible. Le nez est surmonté d'une corne recourbée vers l'arrière. Cette défense est entièrement de substance cornée, large à la base et d'origine épidermique ; elle n'a pas de noyau osseux. La vue du rhinocéros est très mauvaise, mais son odorat est très fin. La femelle porte 23 mois et ne produit qu'un petit. Elle est dépourvue de corne.

Cet animal vit solitaire. Il se nourrit de plantes et est avide des tiges sucrées, des racines de manioc, des patates et du riz en herbe. Il fouit la terre humide avec son museau, à la manière des sangliers.

L'intelligence de cet animal est à peu près nulle, c'est la brute absolue. Il ne craint aucun être vivant. A la moindre alerte il fonce à toute allure ; trompé par ses mauvais yeux il charge parfois des buissons fleuris qu'il piétine rageusement comme s'il était pris de folie.

La race, peu prolifique, est à peu près exterminée et c'est un gibier très rare. Ses mœurs vagabondes le conduisent de l'Inde au Nord de l'Annam sans itinéraire fixe. Les traces sont très visibles, car il marche toujours avec assurance, mais la poursuite est extrêmement pénible, tant la vigueur de ce pachyderme semble inépuisable : il franchit au trot des distances considérables sans se soucier des buissons les plus épineux. Les chasseurs indigènes le recherchent pour sa corne qui a une grosse valeur. Elle est réputée comme talisman par les Chinois, les Siamois et tous les bouddhistes.

Les indigènes relèvent ses traces sur les berges des grands fleuves et, suivant la fraîcheur des empreintes, abandonnent ou prennent la piste qu'ils suivent parfois pendant des semaines avant de rejoindre l'animal et le tirer.

On voit que le chasseur européen ne doit compter que sur le hasard pour rencontrer le rhinocéros. Lorsque les indigènes signalent la présence d'un tel animal dans une région, le chasseur n'est pas toujours sûr de le rejoindre, quelque diligence qu'il fasse. Cette chasse est

particulièrement dangereuse étant donnée l'impétuosité de la bête, qui charge furieusement et avec une rapidité déconcertante. Les indigènes, mal armés à l'ordinaire, sont souvent victimes de leur témérité. Il y a une dizaine d'années, un Européen fut grièvement blessé près de Bienhoa. Au Cap-Saint-Jacques, un officier tira presque à bout portant un rhinocéros. Il fut relevé le lendemain couvert de blessures et n'en réchappa que par miracle.

Le rhinocéros doit être tiré avec des armes à grande puissance de choc. Les buts à viser sont réduits et la vigueur extraordinaire de l'animal lui permet d'encaisser de graves blessures sans ralentir son élan.

En 1899, le hasard me fit rencontrer, dans la région marécageuse située au confluent du Song-Dinh et du Song-Ray, trois rhinocéros : mâle, femelle et petit. J'appris qu'ils étaient cantonnés dans la région et repassaient chaque soir au même endroit. Je me postai à l'affût sur un banian d'eau très touffu et vis arriver les animaux à 30 mètres. Je tirai le mâle de deux coups avec un fusil insuffisant. Les balles en plomb à pointe d'acier durent s'aplatir sur le crâne. Dès la détonation les trois bêtes chargèrent dans ma direction, puis, sans raison apparente, regagnèrent la haute brousse. Ils quittèrent de suite la région et, franchissant 20 kilomètres d'une traite, allèrent se remiser dans les lagunes maritimes du Cu-My.

C'est là que je conduisis deux touristes danois, MM. Welben, excellents chasseurs, sérieusement armés. Ils réussirent à abattre la femelle après une chasse périlleuse et mouvementée dans les hautes herbes.

L'année suivante, les montagnards Chams vinrent m'apprendre que des Siamois avaient tué un rhinocéros à deux kilomètres de Tan-Linh. Je me rendis sur les lieux. Les chasseurs avaient laissé l'animal en n'emportant que la corne. Ils avaient eu sans doute connaissance de ma présence, ce qui les empêcha de dépecer l'animal. Je trouvai dans la tête, entre la peau et l'os de la base du crâne, quatre balles dont deux complètement aplatis ; les deux autres, à pointe d'acier, étaient intactes. Elles portaient cette inscription gravée et très lisible : Huilley Calcutta. L'animal avait été tiré dans la jungle du Bengale.

Les chasseurs les plus réputés de l'Indochine peuvent rarement inscrire le rhinocéros sur leur tableau de chasse : M. Vetzel en abattit 12 ; M. Cruppi 6 ; M. Tassard 4. Pour de tels fusils, qui tinrent la forêt pendant de longues années, c'est peu et cela confirme la rareté des rencontres.

La région la plus propice pour rechercher le rhinocéros est le Sud indochinois : le territoire compris entre Attopeu, le Mékong, le Nord du Cambodge et le Sud du pays Stien indépendant ; c'est à la saison des pluies qu'on a le plus de chance de le rencontrer.

Les fakirs hindous, les bonzes et les sorciers annamites attribuent à la corne de rhinocéros la puissance magique de guérir de nombreuses maladies. Les cas de guérison peuvent s'expliquer par des phénomènes d'autosuggestion : la science magnétique est bien connue des fakirs.

CH. Doyeux



LE RHINOCÉROS

Les mandarins, les princes, les maharajas sont heureux de posséder une corne de rhinocéros. Ils font monter la défense en employant l'or et l'argent ; elle est pour eux le symbole de la force irrésistible.

Noms indigènes du rhinocéros :

Annamite : Con-Tay.

Chinois : Say-ngau. 西牛

Siamois : Herse.

Birman : Chanh.

Cambodgien : Làm-mia.

Malais : Ha-ranh.

Bengali : Gan-da.



CHAPITRE XII.

LES CHASSEURS EUROPÉENS.

LES EXPÉDITIONS DE CHASSE.

Les touristes qui viennent en Indochine pour entreprendre de grandes chasses doivent, dès leur arrivée à Saigon, se préoccuper de deux choses principales : 1^o le choix d'une région et l'itinéraire pour y accéder ; 2^o l'équipement nécessaire pour vivre sur le terrain de chasse.

Le choix de la région est subordonné à la durée du séjour que le touriste compte faire en Indochine, à l'époque de l'année qu'il a choisie, au gibier qu'il désire abattre. On a vu dans les précédents chapitres que les saisons sèches ou pluvieuses entraînaient des migrations incessantes pour les animaux : tel territoire abondamment peuplé de pachydermes à la saison des pluies est complètement abandonné par les éléphants et les rhinocéros pendant la saison sèche.

L'itinéraire peut être facilement arrêté en consultant la carte de la chasse annexée à cet ouvrage où figurent les voies fluviales, les voies ferrées, le grand réseau routier automobilable et les villes principales pourvues de toutes les facilités d'approvisionnement pour les munitions, les vivres et l'équipement. Les chasseurs touristes trouveront au Syndicat d'Initiative touristique de Saigon tous les renseignements utiles pour choisir judicieusement le point de départ de leurs randonnées cynégétiques, hôtels, horaires des chemins de fer, services fluviaux et automobiles avec leurs prix en piastres.

L'équipement est essentiellement variable et étroitement soumis aux moyens pécuniaires dont dispose le chasseur. J'en ai connu auxquels tout un convoi de charrettes à bœufs était nécessaire pour transporter les tentes, la literie, les vivres, les armes et les domestiques. Pour mon compte j'ai passé des semaines dans la grande forêt, marchant à pied, accompagné d'un seul Moï qui portait dans sa hotte le riz et les condiments nécessaires à l'assaisonnement de la venaison que j'abattais journallement pour me ravitailler. Le soir, je faisais étape soit dans un

village Moï, soit au pied d'un arbre après avoir allumé un feu de broussailles ou sur un perchoir établi sur de grosses branches horizontales. Durant les nuits à la belle étoile je n'ai jamais été inquiété par les fauves, mais très incommodé par les sangsues et les moustiques. Entre le luxe princier des premiers et l'existence d'homme des bois que je menais il y a place pour toute une gradation de confort...

La saison des pluies est ordinairement la plus favorable pour réaliser des tableaux de chasse impressionnants, elle l'est moins pour la vie de camping et des précautions sont nécessaires pour garantir linge, provisions et munitions de l'humidité intense qui règne dans les territoires boisés. Le moyen le plus efficace est l'emploi des cantines zinguées, très maniables et de bonne étanchéité. Les paniers de rotin tressé sont encore plus légers, mais ils ne peuvent être utilisés qu'à la saison sèche.

Dès que le chasseur a arrêté son itinéraire et fait choix d'une région, il doit former son convoi. Le moyen de transport le plus pratique est la charrette à bœufs pour laquelle il n'y a guère de piste impraticable. Le modèle avec rouf que l'on construit dans la région de Thudaumot est très solide et très pratique. En garnissant l'intérieur d'un matelas cambodgien le chasseur dispose d'un abri confortable qui peut lui servir de lit et de lieu de repos pour la sieste.

On trouve à peu près partout des bœufs à louer pour les attelages et les conducteurs servent de guides d'un village à un autre, mais le moyen le plus simple de parer à tout aléa est d'acquérir les attelages ; les animaux sont revendus à la fin de l'expédition sans grosse perte.

Le transport à dos d'éléphant présente un caractère exotique séduisant, mais il est beaucoup moins pratique. La marche dandinante de ces lourdes bêtes n'est pas toujours bien supportée par les débutants qui éprouvent des indispositions comparables au mal de mer, pour tous elle est fatigante. En outre, le dressage de ces animaux est, à l'ordinaire, assez rudimentaire et les étapes sont fertiles en incidents qui retardent la marche quand ils n'entraînent pas de perte de matériel ou de provisions.

L'emploi du sampan et de la pirogue est courant dans le Nord-Annam et le Tonkin, mais il doit être complété par le palanquin et les porteurs.

La question des vêtements est aussi très importante. Les étoffes employées doivent être résistantes, très perméables pour permettre l'évaporation rapide de la transpiration et de couleur peu voyante. La toile kaki est excellente surtout si on porte sur la peau un maillot très léger qui l'empêche d'adhérer au corps. La « combinaison » (pantalon et chemise d'un seul morceau) — excellente pour garantir contre les sangsues — des bandes molletières et des espadrilles montantes composent un costume très confortable, seyant et pratique. Comme coiffure le casque colonial avec revêtement de toile kaki ou simplement barbouillé d'ocre : la forme anglaise, à couvre-nuque, très relevée, facilite le tir.

Lorsqu'on n'y fait que de courts séjours l'insalubrité de la forêt est peu redoutable, mais l'emploi de la quinine préventive (cachet ou comprimé de 0 gr. 25 au réveil) est tout à fait

